

---

**PRIX : SOIXANTE CENTIMES**

---

# ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS BI-MENSUELLEMENT

---

Quatrième Année — Deuxième Période]

---

## SOMMAIRE :

**Francis Vielé-Griffin** : *Entretiens sur le Mouvement poétique.*

**Henri Malo** : *Politique extérieure.*

**Saint-Pol Roux** : *Epilogue des Saisons humaines (suite et fin).*

**Henri Albert** : *La Base historique des Tisserands.*

**Paul Adam** : *Critique des mœurs.*

\*\*\* : *Table des Matières.*

---

PARIS

ERNEST KOLB, ÉDITEUR

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

---

Tous droits réservés.

# ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant les 10 et 25 de chaque mois

---

## ABONNEMENTS

	UN AN	SIX MOIS
PARIS. . . . .	10 francs	— 6 francs.
PROVINCE . . . . .	12 francs	— 7 francs.
UNION POSTALE . . . . .	14 francs	— 8 francs.

---

Le numéro : 60 centimes

---

## COMITÉ DE RÉDACTION

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN — HENRI DE REGNIER  
BERNARD LAZARE — PAUL ADAM

---

Pour tout ce qui concerne la Direction, la Rédaction et l'Administration, s'adresser à l'Éditeur, **Ernest KOLB, 8, rue Saint-Joseph, Paris.**

---

---

# ENTRETIENS

SUR LE

## Mouvement Poétique

---

III

La crainte nous prend qu'une postérité, nécessairement moins familiarisée que nous-mêmes avec les mœurs de cette époque, ne vienne à traiter de vaniteuse, cette génération dont l'orageuse adolescence mériterait pourtant beaucoup d'indulgence.

Nous avons souri quand M. Gustave Kahn, de qui le précieux talent charme encore souvent nos loisirs, proclamait, plus bruyamment que ne l'exigeait un

1. Voir les *Entretiens* des 25 mars et 10 mai 1893.

auditoire tout sympathique, sa virtuosité littéraire ; M. Jean Moréas eut aussi des critiques oiseusement bienveillantes, pour ses œuvres universellement appréciées ; mais, vraiment, nous aimerions qu'après la trentaine — et même avant — l'orgueil à la Ronsard, naïf sans doute et parfois inoffensif, mais souvent d'une obsession disgracieuse, perdît de son ardeur affirmatrice.

Nous lisons en tête du nouveau poème de M. Adolphe Retté (1) :

« Je pourrais, à propos de ce petit volume, développer qu'il affirme à nouveau les principes d'unité dans la conception et de diversité dans les rythmes que posa naguère — et des tout premiers — ce livre de vers : *Cloches en la Nuit*, principes souventes fois préconisés depuis par d'autres et aussi par moi. Je pourrais expliquer que j'apporte une application nouvelle du symbole.

« Je dirai seulement ceci : la plupart de mes confrères m'apparaissent un peu des dieux. — La proposition étant admise, je leur citerai cette phrase de Pétrone : « A Rome, on trouverait plutôt des dieux qu'un homme. »

« Prenons que Rome représente, dans notre cas, la poésie. — Moi, je me suis efforcé de n'être qu'un homme. »

Nous étonnerons nos lecteurs en nous demandant s'il faut voir là l'expression d'un orgueil inopportun ou d'une humilité réelle. Et pourtant la phraséologie de manifestes des vaniteux de ce temps se hausse à un tel ton d'autolâtrie qu'à la comparaison la note de M. Retté semble anodine. Nous ne citerons en justification que ces lignes de M. Emmanuel Signoret, rédac-

1. *Une belle Dame passa*. L. Vanier, éditeur.

teur (unique, me dit-on) d'une petite feuille qui n'est pas parvenue jusqu'à nous ; il s'indigne qu'un critique, pourtant bienveillant et au fait des moindres manifestations de notre bavarde génération littéraire, n'ait pas trouvé à exalter ses articles : « Vous n'avez osé ouvrir ce missel qui clôt sous ses fermoirs d'or rare tout le présent et presque tout l'avenir... vous n'êtes que trouble buée, que vapeur qui passe. Vous avez voulu vous interposer entre le peuple et nous pour lui dérober notre splendeur.

« Mais sachez que notre étincelle vive vous résoudra en néant et que le retentissement de votre annihilation assourdira les siècles et leur clamera notre nom... je vous conseille, monsieur, de ne point parler dans l'*Echo de Paris* du colossal numéro où vous lirez cette provinciale. Car il y a l'infinie richesse et la terrifiante splendeur de la voûte sidérale, etc., etc... »

Nous étonnerons encore nos lecteurs en disant que l'auteur de ces étrangetés, non seulement les écrit de bonne foi, mais qu'il ne manque pas de talent réel et que, pour excessive ou inouïe que soit cette hypertrophie vaniteuse, elle est à peine une anomalie dans la jeunesse de notre temps.

Nous sommes donc en droit de féliciter M. Adolphe Retté de sa relative modestie. M. Retté est sans doute un homme et un homme primesautier, brusque dans l'allure et l'affirmation, voilà tout. Il sait admirer les grands maîtres ; il lit avec enthousiasme les beaux vers et accorde sa déférence et sa sympathie à toute expression d'âme qui l'émeut. M. Retté, avec sa citation de Pétrone, n'a donc voulu affirmer que ceci : *je ne suis pas un mauvais poète.* — C'était explétif.

De la théorie du *livre un* que dire ? Sinon que tout livre écrit par un artiste sincère, durant un temps donné de son existence artistique, traduit nécessaire-

ment l'unité d'une âme consciente et que l'œuvre de cet artiste, dans la série des manifestations de sa jeunesse, de son âge mûr et de sa vieillesse, exprimera l'unité d'une noble existence progressive.

Nous ne saurions, par exemple, commenter avec sûreté ce que M. Retté entend par cette « nouvelle application du symbole » qu'il apporte. Ce que nous en dirions pourrait aller au fait, mais il se pourrait aussi bien que nous nous écartions de son idée. Son poème peut avoir une interprétation personnelle; il est même évident que ses différentes parties s'appuient sur des faits de vie vécue et en tirent cette solide beauté que l'imagination farde à son gré mais à laquelle ses fantômes ne sauraient suppléer. Mais nous y avons lu, surtout, la glorification toujours nouvelle de l'Art et de l'Amour et nous ne nous en sommes pas plaints.

*Le ciel trop bleu, le ciel trop beau frissonne  
Du vol saignant de tes pensées...  
..... Le songe appâli  
S'assied aux rives d'or d'un soir d'arrière-été*

Le poète, à l'appel nouveau de la Muse, hésite, redoutant les douleurs passées, mais :

*Qu'importe! je dirai vers demain  
..... Par quelles nuits murmurantes  
J'ai senti sur mon front l'enfance de tes mains  
.....  
Nuit bonne tu mettras dans ma bouche  
Le miel d'or qu'ont pleuré tes premières étoiles. »*

Le poème dit l'ivresse des premières rencontres, la cueillaison du rameau d'or de Volupté et de Beauté à

l'Arbre de Science dont les feuilles bruissent d'étrange harmonie; le clair hymen, et le chemin périlleux du rêve, avec la douceur des chansons d'amour vers la mystérieuse trinité de joies que le désir évoque.

Soudain, l'automne accourt, le rameau se fane, le charme est rompu et la *muse* se fait *femme*. Ici les poèmes de l'Amour et de l'Art se fondent avec une sincérité habile et permettent au poète de passer sans modulation aux tons du regret et de la mélancolie jusqu'à ce chant de rédemption désespérée : *Le matin comme un enfant de lumière*, etc., qui nous semble la plus intense page du poème.

Le poète chante alors sa tristesse d'une voix douce et plus lointaine et reconstitue dans l'exaltation de sa douleur, l'*Eternelle*, la *Silencieuse*, la *Radieuse* qui ne doit pas déchoir en s'incarnant.

L'épilogue, enfin, laisse entendre qu'au *jardin de l'âme*, la *Belle Dame qui passa* repassera sans doute.

Ce nouveau livre de M. Retté est de vraie et de noble poésie; s'il justifie quelque orgueil intime, l'auteur eût pu laisser à son poème le soin de témoigner de sa valeur humaine. L'harmonie incontestable des strophes, la clarté de sa langue, la franchise de sa philosophie parleront sans doute mieux pour M. Retté que nous ne le pourrions, nous..... et lui.

\*  
\* \*

M. Max Elskamp, par ses *Salutations*, nous rappelle le vivant Souvenir de Jules Laforgue et encore cette *Sagesse* de Verlaine: il n'y a pas ici imitation, mais une parenté — lointaine peut-être, suffisante en tous cas pour que notre sympathie aille, d'abord, à l'auteur.

Certes, nous goûtons peu la syntaxe de telle pièce

qui n'eût rien perdu à se montrer logique, mais enfin, il y a un poète très doux dans cette grande plaquette bleue et blanche.

Nous avons trouvé quelque part, cette image qui nous semble touchante et sublime :

...*Enfant...*

*Maladif d'avoir trop grandi des ailes.*

Et celle-ci — de beffroi ou de flèche — :

*L'heure qui sonne, haut et rose,  
Et doit la mer à l'horizon.*

Tout cela est juste, naïf, balbutié, comme un portail de cathédrale.

Et voici encore, *Dit un page*, poème simple et doux, si joliment illustré et si gentiment imprimé. L'auteur, qui n'a pas signé son œuvre, finit son *lai* par ces mots :

*Je fus celui des tristes chansons  
De vains rêves et d'amour vaines  
— Peut-être aussi celui des haines —  
Oh! ne sachez pas même mon nom.*

Nous vous le dirons : il s'appelle M. Rassenfosse et collabore à une bien artistique et bien littéraire revue de Liège, *Floréal*, qui succède à la *Wallonie*. Voilà.

\* \* \*

M. Louis Malosse dédie à M. Richepin un fort volume de vers, *Les Chimériques*, qu'édite M. Lemerre.

Nous ne nous sommes pas proposé dans ces *Entretiens* de guider ou de morigéner nos confrères, aussi dirons-nous tout de suite qu'avec plus de « richesse »

à la rime, le livre de M. Malosse nous semblerait mériter une place excellente dans les bibliothèques parnassiennes. Nous ne doutons même pas que M. Malosse n'éprouve toutes les sensations du poète. Pourquoi ne nous les fait-il pas partager ? Sommes-nous à ce point écœuré du rythme officiel, de la forme préexistante, des moules et des poncifs, des tyrannies académiques et des joutes de rhéteurs, qu'il nous est désormais impossible de sourire aux muses habillées chez Lemerre ? — Que voulez-vous, on ne peut pas aimer une femme en crinoline.

\* \* \*

On nous a dit que le Parnasse autoritaire préparait un coup de force pour écraser l'anarchie symboliste : la tentative est hardie et périlleuse. *Un nouveau Parnasse contemporain* sera mis en vente en octobre et nous l'achèterons.

En attendant, on exercerait en province une pression inouïe, surexcitant les vanités de chefs-lieux d'un leurre de gloire parisienne, appelant à une revanche — hélas chimérique ! — les ratés et les aigris : il faut être « en nombre ».

Que ces messieurs ne se mettent pas en peine : sur huit millions d'électeurs, cinq au moins écrivent couramment le vers à la Coppée ; avec quelques remaniements, dont se chargeront volontiers Leurs Impartialités du jury, les circulaires commerciales seront de bonne prise. L'épargne française qui se chiffre par quelques dizaines de milliards, devient insignifiante comparée à l'or des rimes, accumulé dans les buvards de nos administrations. On peut compter, en tous cas, sur l'appui de toutes les consonnes.

S'il faut avoir une opinion sur ces pauvres menées nous avouerons que ce n'est pas sans peine que nous voyons ce nouvel appel à la proscription littéraire, formulé (oh! sans franchise aucune!) par les vieux galants de la Muse contre ses favoris de cette heure. Nous eussions souhaité plus d'indulgence à défaut de compréhension, plus de courtoisie à l'âge mur, à défaut de sympathie, moins de haine, plus d'égards réciproques. Mais qu'importe, en somme? nous apporterons, les uns et les autres, les pièces justificatives de nos prétentions — la postérité instruira le procès.

Les meilleurs, du reste, d'entre nos aînés, alors même qu'ils s'inquiétèrent parfois d'une évolution fatale vers l'élémentaire franchise poétique, ont su — forts de leur conscience et de la probité de leur œuvre que notre admiration sait défendre de toute promiscuité amoindrissante — ont su voir sans amertume le baiser de leur immortelle maîtresse sacrer de nouveaux diacres. Il nous suffit, pour l'honneur des lettres françaises, — à nous leur plus humble adorant — de tels prêtres : πρεσβύτεροι.

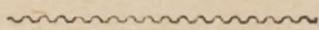
Le rôle de « Maître », dans notre littérature troublée, peut être noble; nous en attestons la patiente bienveillance de M. Stéphane Mallarmé qui prodigue sa parole de haute esthétique, dès des années, et aura eu cette gloire de former, de polir et d'aiguiser les esprits les plus divers et les moins souples. M. Paul Verlaine, par son œuvre humaine, triomphante et admirable, où toute strophe est un enseignement, guide ou avertit, appelle ou repousse.

Est-ce un suffisant hommage envers ces hommes que le banal titre de *Maître*? N'est-ce pas une prêtrise et un apostolat que d'avoir témoigné par la retraite et le silence de l'art immarcescible? que d'avoir suscité, après la lourde oppression des rhéteurs, toute une

génération d'enthousiasme, de sincérité, de poésie ? Leur rôle nous semble plus enviable et plus beau que celui des obstrueteurs, des négateurs et des stériles qui — et c'est le châtiment suprême — n'auront pas de postérité.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

N.-B. — Pour éviter retards et erreurs, il est utile d'adresser tous livres, brochures et communications concernant M. Vielé-Griffin *au château de Nazelles (Indre-et-Loire)*.



---

---

# Politique Extérieure

---

On ne connaît pas encore entièrement les résultats des élections allemandes ; outre la lenteur très germanique qui a présidé au dépouillement du scrutin, il faut tenir compte des ballottages. Mais, à l'heure actuelle, il est des points qui sont définitivement acquis.

L'empereur a joué gros jeu, et il est bien près de perdre la partie : la dissolution de la Chambre précédente n'aura eu pour résultat que l'élection d'une nouvelle Chambre qui, malgré une formidable pression électorale, sera dans les mêmes dispositions que la précédente vis-à-vis du projet de loi militaire. Guillaume II et son chancelier sont de moins bons machinistes que Bismarck ; les spectres de la Guerre et autres mannequins à faire peur aux oiseaux n'auront pas produit plus d'effet sur les électeurs que sur le Parlement.

En somme, les conservateurs se sont à peu près

maintenus; beaucoup d'entre eux, petits seigneurs féodaux, ont assuré leur réélection grâce à des professions de foi antisémites. Les progressistes de la nuance Richter ont éprouvé une défaite complète; c'est la fin d'un parti qui eut ses beaux jours alors qu'il lutta contre le Chancelier de Fer. Le gros succès est pour les socialistes dont la victoire est incontestable.

Le nombre de voix qu'ils ont obtenu en est la preuve plus encore que le nombre de sièges qu'ils ont gagnés au Parlement. Ils marchent lentement mais sûrement. A l'heure présente, Berlin, la capitale de l'Empire, leur appartient entièrement. Il est intéressant au plus haut point de constater que leur programme ressemble de très près à celui de la Révolution Française, ce qui fait qu'en Allemagne on se préoccupe beaucoup plus maintenant de la République que de la fameuse unité allemande qui avait pour formule *Got und Vaterland*.

Et cela établit de prime abord une grande différence entre le socialisme allemand et le socialisme français, par exemple. Le socialisme allemand reste NATIONAL : la meilleure preuve en est la déclaration qu'a faite M. Liebknecht, dans laquelle il affirme très nettement que la prédominance des socialistes n'amènerait pas la cession d'un pouce du territoire. Les membres de ce parti sont évidemment hostiles à la guerre et ennemis des armements à outrance. Mais s'ils veulent faire disparaître la guerre, c'est en ayant recours au moyen des arbitrages. Le socialisme anglais est également national.

Le socialisme français, au contraire, affecte des allures d'internationalisme; avant donc de se livrer à l'application de ses théories, il lui faudrait bien réfléchir qu'une différence fondamentale le sépare de ceux

qui portent en Allemagne la même étiquette que lui.

L'avènement du socialisme chez nos voisins d'Outre-Rhin est gros de conséquences dans l'avenir; qui sait maintenant combien durera le régime actuel? Il est bien possible qu'il n'ait plus de longues années à vivre. L'attitude du gouvernement vis-à-vis de la nouvelle Chambre précipitera les choses ou les retardera, mais le résultat final sera forcément le même et ne pourra pas être évité.

Car on ne doit pas oublier non plus que toute l'Allemagne du Sud a voté contre le projet de loi militaire, ce qui prouve que l'entente entre les parties de l'empire germanique n'est pas aussi complète qu'on veut bien le dire, et que les tendances sont loin de concourir au même but. Après vingt-trois ans, l'unité n'est pas un fait accompli.

D'autre part, l'Alsace-Lorraine a nettement pris parti contre le gouvernement, sauf au centre, où l'immigration des Vieux-Allemands a été telle que la prédominance est entre leurs mains par la force du nombre. Mais dans toutes les autres parties des provinces annexées, nos frères nous sont restés fidèles. Nous savons maintenant ce que nous aurons à répondre aux pessimistes, aux débineurs systématiques, qui nous montrent les Alsaciens-Lorrains oublieux de leur ancienne patrie. La preuve de leur fidélité, de leur attachement à la France est là, palpable, et ce coup sera sensible au gouvernement allemand.

Donc, l'Allemagne du Sud se trouve en opposition avec l'Allemagne du Nord, l'Alsace-Lorraine se rappelle son passé. Le changement dans la forme du gouvernement n'est plus qu'une question de temps, et le pouvoir tombera à coup sûr aux mains des socialistes : que deviendra alors l'unité de l'Empire? Qu'advient-il de la Triple-Alliance?

HENRI MALO.

---

# ÉPILOGUE

DES

SAISONS HUMAINES<sup>(1)</sup>

---

## SCÈNE VIII

LE PRINCE LOREDAN, LES TROIS PRINCES, LES TROIS AMANTES, L'ESPRIT DE L'AMANTE; puis LA VOIX DE JUDAS; puis HAROLD LE CHEVALIER, TITANGELUS LE SALTIMBANQUE, SPIRIDION LE SAVANT, CHOEURS DE FAMILIERS.

L'APPARITION (La Magdeleine).

Je suis l'Esprit de l'Amante, — l'Esprit qui, selon ses haltes d'incarnation, fut et se nomma successivement Gisèle, Viviane, Lucrece.

1. Voir les *Entretiens* des 25 avril, 10 et 25 mai et 10 juin 1893.

LES TROIS PRINCES.

Sphinx de malice!

L'ESPRIT DE L'AMANTE.

Si l'on connaissait mon sort et les lois fatales qui le régissent, j'apparaîtrais la première victime.

LES TROIS PRINCES.

Foin!

L'ESPRIT DE L'AMANTE.

Inconscients hochets de la tempête directrice, irresponsables bacchantes d'un dieu désobéi qui tend leurs muscles au gré de son œil, voilà celles à qui l'originel orgueil du mâle doit son front de bélier.

LES TROIS PRINCES.

Pilules d'avocat!

LES TROIS AMANTES.

Les pas de nos pieds et les gestes de nos mains étaient d'avance comptés, les regards de nos yeux et les baisers de nos lèvres d'avance orientés.

LES TROIS PRINCES.

Guitare d'accusés!

L'ESPRIT DE L'AMANTE.

La femme : être qui n'a pas abouti.

LES TROIS PRINCES.

Trêve! (Au Prince) Condamne les trois épines de ta couronne.

L'ESPRIT DE L'AMANTE.

Moitié d'humanité servant à torturer l'autre, certes!... néanmoins trouve, en l'ordre inéluctable à remplir, l'excuse de ces prédestinées vestales de l'Amour-Propre divin.

LE PRINCE DE L'ÉTÉ.

Autant prétendre que l'Aigle de Lumière a des scorpions en guise de rayons!

L'ESPRIT DE L'AMANTE.

Qu'un grand loup avale un cabri vivant d'une goulée, on entendra ce loup bêler.

LE PRINCE DU PRINTEMPS.

Les amantes, alors, que ne se révoltent-elles?

L'ESPRIT DE L'AMANTE.

Dis à ce cabri captif d'outrepasser la herse de crocs et de fuir sur les traces du bêlement!... Etrange troupeau d'esclaves que le troupeau des amantes!...

LES TROIS PRINCES.

Eh! cette fatalité, l'intérêt de ta défense l'invente!

L'ESPRIT DE L'AMANTE.

Votre abus fut de croire à l'exception. Qui brigue

ce merle blanc plane un temps dans sa haute erreur pour choir parmi ce bas pêle-mêle de merles noirs : la règle. La femme fidèle est un ange, la femme infidèle est une femme simplement. Le vœu de la première anticipe aridement l'à venir Pays des Anges. Il vous faut vivre au Pays des Femmes d'abord. Invisible en vos climats du reste l'ange, son voisinage vous rendant inopinément aveugles, — hiboux de par sa blancheur ! Mais comme l'ange méconnu suscite d'indirectes vengeances, vous les voyez alors ces vengeances et vous les recherchez — pour votre châtiment !

LE PRINCE DE L'AUTOMNE.

L'histoire fourmille d'amantes parfaites.

L'ESPRIT DE L'AMANTE.

Point d'amantes parfaites sans amants parfaits !

LES TROIS PRINCES.

Insolence !

L'ESPRIT DE L'AMANTE.

L'homme est d'ordinaire le complice de la maîtresse qui le trahit. Femelle heureuse : femme sûre. Au maître d'assurer sa pâture de charmes et de dons à cette majesté de l'instinct. Cela se dompte, s'apprivoise, s'instruit — une bête. Or, maladroits, vous étiez ou ridicule, ou morose, ou sans vigueur. Que n'avais-tu, Prince de l'Automne, la joue fraîche et le membre fier ? Que n'offrais-tu, Prince de l'Été, face rieuse ? Que n'alléguais-tu moins de prétentions et plus d'expérience, Prince du Printemps ?... Ah ! je ne

vois en vous que les justiciers de votre vanité blessée!  
(Cette harangue paraît chagriner et charmer à la fois le Moribond.)  
Cette fatalité, vous l'accentuez au lieu de l'amender.  
Aussi les femmes tendront-elles toujours vers l'unique but, — et, ce plusieurs, avec un ensemble tel que l'observation croit à la chevauchée d'une : la Femme!

LES AMANTES, puis LES PRINCES.

La Femme!

LE PRINCE.

Oui! ce que fut la première, la dernière le sera... Dans les autres la première reparaît, espiègle, comme jouant à cache-cache... Les suivantes ne sont que l'hallucination — songe d'or ou cauchemar — de la précédente... Lucidité pressentie! je retrouve dans Viviane les airs, les mots, les gestes souvent de Gisèle; dans Lucrece je découvre Viviane au filigrane de Gisèle... S'imaginant changer de dieu, mes cultes changeaient à peine d'autel... On ne songe pas à prévenir, hélas!... Il m'est arrivé pourtant de murmurer : celle-ci te fera pleurer comme l'autre puisque leur sourire a le même orient!... Les baisers eux-mêmes trouvés moins savoureux parfois, car je les sentais venir d'un fruit où loge la guêpe... Par contre aussi le dard s'émoissait, escompté... C'est pourquoi notre habitude édifiée pallie ces aventurières... on perçoit enfin l'énigmatique force instigant la femme... on parvient à la plaindre et jusque, sur le tard, à l'approuver de nous avoir arraché, pour une intelligente cause ignorée de nous, à la béate monotonie de l'oisive joie.

LA VOIX DE JUDAS, invisible.

Ainsi de tes Familiers!

LE PRINCE.

En effet, comme elles, on les eût dit sortis d'une matrice commune.

LES TROIS PRINCES.

Tels frères, telles sœurs !

Un craquement d'os se fait entendre. Sur le bord de la fenêtre sont venus s'abattre à genoux, sans doute guidés par les Pages de la Mémoire, les trois Spectres de Harold, Titangelus et Spiridion. Le squelette se devine sous le suaire en loques.

LES TROIS SPECTRES, tendant la main et marmottant comme s'ils demandaient la charité.

Du pardon, s'il vous plaît !

CHOEUR DES FAMILIERS, derrière les Spectres, invisibles, sépulchralement.

Du pardon, s'il vous plaît !

GISELE ET LE PRINCE DU PRINTEMPS, reconnaissant le premier Spectre.

Harold!... le Chevalier!...

VIVIANE ET LE PRINCE DE L'ÉTÉ, reconnaissant le second Spectre.

Titangelus!...le Saltimbanque!...

LUCRÈCE ET LE PRINCE DE L'AUTOMNE, reconnaissant le troisième Spectre.

Spiridion!... Le Savant!...

LE PRINCE.

Les mauvais larrons!...

LES TROIS SPECTRES.

Du pardon, s'il vous plaît!...

LES TROIS AMANTES, effarées, à leur prince.

Protège-moi contre cette tarentule du Néant?

CHAQUE PRINCE, à chaque Amante.

As-tu peur de ta Désillusion?...

CHAQUE AMANT, crachant vers chaque Spectre.

Va-t'en!

CHAQUE PRINCE, à chaque Amante.

Niaise, ton crachat passe à travers lui!...

CHOEUR DES FAMILIERS.

Du pardon, s'il vous plaît!

L'ESPRIT ET LA VOIX, au Moribond.

Ne vois que le bien qui te vient de leur mal.

LES TROIS PRINCES, incrédules.

Quel bien?

L'ESPRIT ET LA VOIX.

Ta gloire, Lorédan.

LE PRINCE.

Ma gloire!... en quoi consiste donc ma gloire?...

LA VOIX DE JUDAS.

En la magnificence de tes larmes.

L'ESPRIT, sur un trépied imaginaire.

A jamais tu seras l'Homme qui sanglota la plus longue pluie de larmes!

LES TROIS PRINCES, allant au Prince et s'admirant partiellement en lui.

Ah!

CHŒUR D'AMIS ET DE FAMILIERS.

O toi qui sanglotas la plus longue pluie de larmes, aie pitié de ceux qui gazouillèrent un vain zéphyre d'ironie!

LES TROIS AMANTES, désignant la fenêtre.

Là... derrière les squelettes... cette face de bouc aux sourcils de blasphème!...

LA VOIX DE JUDAS, plus proche, comme s'il était là.

Tripes du Familier et Cœur de l'Ami sont mes logis ordinaires.

LES TROIS PRINCES, le reconnaissant.

L'Esprit de félonie!

LE PRINCE.

Maintes fois ne prends-tu pas la forme d'une couleuvre?

LA VOIX DE JUDAS.

Tu l'as dit! laquelle se nomme Bras-de-celui-qui-saisit-le-plat-au-même-instant-que-l'amphitryon!...

LES TROIS PRINCES.

Amitié : muraille qui s'écroule devant une fanfare de coqs! girouette obéissant au monde Vent-de-Deniers qui passe!...

LA VOIX DE JUDAS, éclatante.

L'Amitié, c'est la Trahison Future.

Chœur : O Toi qui sanglotas...

LA VOIX DE JUDAS.

N'importe! sois exorable aux ouvriers de tes épreuves. Harmonie : fille étincelante des désaccords. Stabilité : myriade de riens s'agitant à en mourir. Telle faute de celui-ci, tenant lieu d'ombre, met en relief celui-là dans le tableau des êtres. Les péchés des autres sont toute la vertu du sage, peut-être.

L'ESPRIT DE L'AMANTE.

Fréquents piédestaux de martyres que les crimes.

LA VOIX DE JUDAS.

L'ami t'apprit à juger l'humanité réduite ainsi qu'un océan dans le creux d'une main. Stigmatiser sa lèvre au mont des Oliviers — pourquoi? N'est-il pas au surplus le voisin flatteur, le parasite bientôt, de vos vanités gonflées? Crevez ces vanités, il n'aura plus le motif d'être. Son mensonge ne punit que vous-mêmes.

LE PRINCE.

Soite envie d'être flagorné!

LA VOIX DE JUDAS.

Egoïsme ayant sa forme apparente en d'autres, l'amitié sera vaincue toujours, car elle va contre la loi divine qui préconise un général amour.

LE PRINCE DE L'AUTOMNE absorbé.

L'homme trahi par ses amis n'est donc trahi que par soi, ses amis incarnant ses fatuités singulières.

LE PRINCE DU PRINTEMPS, de même.

Statues ingrates!

LE PRINCE DE L'ÉTÉ, de même,

Nul préjudice à moi causé par le prochain si je n'existais point.

LE PRINCE.

Juge et partie, chacun!...

LES TROIS PRINCES, leurs regards allant des Amis aux Amantes.

On est le jardinier de sa persécution.

Chœur : O Toi qui sanglotas...

LA VOIX DE JUDAS.

Pardonne donc à ceux que tu fis nécessaires.

L'ESPRIT DEL'AMANTE.

Et quand ils seraient coupables par eux-mêmes, — peut-être ont-ils failli pour goûter le fruit rare de la

pitié. Le pécheur est un passionné de la main qui efface, un artiste de la miséricorde.

LA VOIX DE JUDAS.

Point de faute irrémissible, puisque moi-même, sycophante aux hallucinations de croix, moi le roi des hypocrites, moi le personnage au baiser visqueux, je serai pardonné quelque jour.

L'ESPRIT DE L'AMANTE, montrant les Amantes.

Pardonne-leur au nom de la Courtisane qui chaussa de caresses le Bel aux paraboles !

LA VOIX DE JUDAS, au sujet des Amis et des Familiers.

Pardonne-leur au nom du lâche qui motiva le fécond Sycomore.

Chœur des Amantes et des Familiers : O toi qui sanglotas...

LE PRINCE.

Pardonner !.. Pour vous maudire il me faudrait une main pure, car ne peut maudire que la main digne de bénir... Cette main ne lyse pas mon poing... (Troublé).  
A mon tour, je sens que le seuil de ma vie a besoin d'être purifié par une fine main que fana ma cruauté.

Arpèges sur des Harpes Séraphiques.

LE PRINCE DU PRINTEMPS, visionnaire.

Oh ! derrière les joncs du ciel...

LE PRINCE DE L'ÉTÉ, sous le charme.

Grains d'arome jetés, de la terrasse divine, en nos blessures !

LE PRINCE, comme s'entendant regarder par quelqu'un de  
caché.

Les notes de musique, on dirait les Yeux du  
Silence...

Arpèges

LES TROIS PRINCES, attentifs, à la façon des Tournesols.

Ce bruit d'angéliques chevilles sur le gravier su-  
blime!...

L'ESPRIT DE L'AMANTE, levant les yeux.

Ce prélude fut la clef de cette étoile ouverte...  
Voyez-en sur l'escalier d'harmonie, descendre la Châ-  
telaine...

LES TROIS AMANTES.

Quelle Pucelle aux prunelles belles !

LE PRINCE DU PRINTEMPS.

Je me sens coupable... j'ai peur...

LES PRINCES DE L'AUTOMNE ET DE L'ÉTÉ, avec une  
nuance de distance.

J'ai peur...

LE PRINCE.

Vient-elle me barrer l'Heureuse Eternité?...

Sainte orgie de Harpes. Frêle comme un rêve, Geneviève des-  
cend les marches d'harmonie. La théorie des Années de Loré-  
dan lui fait cortège. Brève danse des Années portant à la main le  
symbole de leur caractéristique souffrance.

SCÈNE IX

LES MÊMES, GENEVIÈVE, LES ANNÉES DE LORÉDAN,  
CHOEURS.

LE PRINCE.

Charmante épiphanie!

GENEVIÈVE, souriante.

Celle qui souffrit par toi et pour toi.

LE PRINCE DU PRINTEMPS, avec un remords de loup.

Ma brebis!... Ma brebis!...

LES PRINCES DE L'AUTOMNE ET DE L'ÉTÉ, la reconnaissant.

La mignonne princesse!

Chœurs : d'une part, en sourdine, les Aïeux, les Amantes et les Familiers ; de l'autre, par éclats, les Héritiers, les Fossoyeurs, etc. (1)

GENEVIÈVE, indiquant les Amantes et les Familiers.

Ils furent à Lorédan ce que tu fus à Geneviève.

LE PRINCE contrit.

Geneviève!

1. Ces chœurs différents (chœur d'âmes, chœur de corps) ont pour but, j'insiste, de suggérer l'indécise atmosphère régnant entre le monde réel et le monde spirituel, l'ici-bas et l'au-delà, et de naturaliser en quelque sorte l'action mitoyenne de l'Agonie.

GENEVIÈVE.

Je ne t'en veux pas, te devant le Paradis : patrie des victimes d'ici-bas. Sois absous, mais en retour accueille ceux qui, taons de mon cadavre, te firent pâtir de m'avoir fait pâtir. Leurs épines datent de la rose de mon sacrifice. Ne vois en leur injustice que les ricochets de la tienne. Qu'ils soient donc les frères et sœurs de charité de ton agonie et, puisqu'ils te valurent ma patrie, étends sur eux la palombe de ta gratitude et la palombe de ton oubli!...

Geneviève mène les Trois Amantes au chevet de Lorédan. Celles-ci, s'instituant gardiennes du Prince, le couvrent, épongent la sueur de son front et l'écume de ses lèvres. Déjà le Moribond « ramasse les draps » avec ses doigts fiévreux et l'on entend le râle scier les barreaux de sa prison terrestre. Jusqu'à la fin les Aïeux des Tapisseries font au Moribond un automatique geste anguleux signifiant : Viens!

LE PRINCE, aux Amantes.

J'étouffe!... éventez-moi de vos cils interminables!.  
(Les observant de plus près.) Lucrèce, Viviane, Gisèle, vous semblez les petites filles de mes Aimées...

GENEVIÈVE.

Accorde-leur le diadème à l'usage du front des Magdeleines.

LE PRINCE, de même.

Votre vue me rend père de vos pères...

Cherchant à saisir les jolies mains des Amantes, il a l'air de jouer aux papillons. Les Trois Princes sont allés quérir le Chevalier, le Saltimbanque, le Savant, et les conduisent aux pieds du lit. La marche des Trois Spectres toujours marmottant met un crissement d'outre-tombe dans la salle. Et combien guenilleux, ces

Spectres ! Généreusement les Trois Princes leur arrangent le suaire en manière de manteau pour cacher les canevas d'os que les vers dépourvurent de l'humaine broderie.

LES TROIS PRINCES, au prince, désarmés.

De grâce, ô notre indivisé Synthèse, annule les rancunes de tes partiels !...

Le Prince sourit à tous.

TOUS.

O Bon !

LE PRINCE, désignant Geneviève.

Le seule Bonne.

GENEVIÈVE, modeste.

Bonne, — n'ayant pas vécu. Suis-je pas avec elle cohéritière d'Eve ?...

LE PRINCE.

Ange, maintenant je te vois.

GENEVIÈVE.

Parce que maintenant tu me regardes.

GISÈLE, au Prince.

Tu ne regardais que nous...

VIVIANE, de même.

Nos yeux voyaient bien Geneviève...

LUCRÈCE, de même.

Et nos rares baisers tu les devais à notre jalousie  
d'elle — en qui se manifestait la Rivale.

LA VOIX DE JUDAS.

Le gouffre attire.

L'ESPRIT DE L'AMANTE.

Elle était la cime.

LE PRINCE, se frappant la poitrine.

Coupable entre tous les coupables!

GENEVIÈVE.

J'ai vécu, latente, autour de toi, veillant ta fatigue,  
essuyant tes pleurs, pansant ton mal — sans que ja-  
mais ton merci ne me parvînt (1).

HAROLD LE CHEVALIER.

N'étant point venue pour nous, Geneviève nous était  
visible...

TITANGELUS LE SALTIMBANQUE.

Vainement nous la désirâmes...

SPIRIDION LE SAVANT.

Aussi nous vengions-nous sur toi de sa préférence  
pour Lorédan — qui la méconnaissait.

1. Geneviève, morte au prologue, a traversé les trois parties du  
Drame sous les espèces d'une Ame.

LE PRINCE.

Tu fus ma fée.

GENEVIÈVE, musicale.

Davantage ! Ton âme elle-même. A force de t'adorer, je te devins. Raison possible de ta cécité, l'homme ne sachant voir en soi. Tu t'apercevais si peu de ma présence que, dans la hâte, il t'arriva de me traverser, de me fouler... Les hommes sont cruels... ils se cruciferaient sur le silence et l'immobile, s'ils se doutaient que leur moindre parole exile des esprits et que leur moindre geste fait s'épivarder un essaim d'âmes!... Une poignée de vide gantée de lignes graciles, c'était Geneviève!... Parfois, lorsqu'un coup te menaçait, ton satellite s'interposait subtilement, et tu persistais à vivre... Je te devins si étroitement que bientôt plus n'exista Geneviève... le menu satellite s'était fondu dans l'astre souverain... Tu le conçois, la jalousie devait m'être inconnue... Oh ! comme ensemble nous avons souffert!... Trop occupé des surprises de la réalité, tu n'étais plus qu'un corps geignant, — moi, j'étais l'âme pleurant. Lorédan était l'opaque apparence dont Geneviève était l'essence. Mais je souffrais une souffrance pire, la tienne étant physique et la mienne morale : la harpe de ma joie resta constamment dans les saules toujours.

LE SIGNE DES AIEUX, se penchant vers le Moribond.

Viens !

GENEVIÈVE.

Meurs tranquille... vois, je suis encore là... Ta prédominance terrestre va finir, et dès l'avènement de

l'âme, t'absorbant à mon tour, je vais prédominer. Nous allons plus vraiment nous mêler en l'union de l'infini. Un désormais, Geneviève sera la diaphane apparence dont Lorédan sera l'essence.

LE SIGNE DES AIEUX, fascinateurs.

Viens!

GENEVIÈVE.

Que ta barbe blanche obéisse à leurs barbes blanches!.. Ta vieillesse est belle ainsi qu'une tartane en partance... Tiens, j'y mets mon innocence en guise de voile où déjà la brise de l'Infini met une splendide joue...

LORÉDAN.

Embarquez-vous... tous... avec moi....

TOUS, exultant.

Lorédan !...

LE VIEIL ÉCUYER, derrière la porte, sanglotant.

Ooooh !...

LES TROIS PRINCES, ingrats sans le savoir.

Toujours ces aboiements!...

LES TROIS AMANTES.

Quelque chien hurlant à la Mort!...

LE VIEIL ÉCUYER.

Ooooooh !...

LES TROIS PRINCES.

Etranglons-le !...

LE PRINCE, tressautant.

Non pas!... non pas!... il se nomme... la Fidélité!  
Coups de hache au bas de la Tour.

LES HÉRITIERS.

*Hâte-toi,  
Parent trop las et trop flétri pour jouir encore du faix d'or!*

LE SIGNE DES AIEUX, plus pressants.

Viens !...

Le vieil écuyer Patrice survient.

SCÈNE X

LES MÊMES, LE VIEIL ÉCUYER, VOIX.

LE VIEIL ÉCUYER.

Les Pirates aux Miroirs, maître, les Pirates aux Miroirs!... Des échelles dressent contre la Tour leurs squelettes d'arbres!... Ils sapent le pont-levis... ils saperont la porte ensuite et seront là bientôt...

Coups de hache précipités.

LE PRINCE.

Laisse et contemple plutôt ce monde magnifique... ils viennent me quérir... Allons, salue!... Ne reconnais-tu pas les personnages de la grand'salle de ma

Pensée?... Vois ces belles dames... et ces jolis seigneurs... et vois le Lys d'amour du Grand-Calvaire...

LE VIEIL ÉCUYER, sondant l'espace.

Je ne vois rien!... je ne vois rien!...

LE PRINCE.

Regarde... de toutes tes forces... regarde...

GENEVIÈVE, présentant l'Ecuyer.

Le fidèle Patrice.

TOUS.

Patrice!

LES TROIS PRINCES, émus.

Que le voilà vieux, le loyal serviteur!...

LES TROIS AMANTES.

Patrice reconnais-tu pas nos chevelures?...

LES TROIS PRINCES, allant à lui.

Patrice, reconnais-tu pas ton maître d'autrefois?

LE VIEIL ÉCUYER, dont les regards ont erré jusque-là grandement.

Je sens des frôlements... mais je ne vois rien... rien!... (Fermant les yeux.) Pourtant, les paupières baisées, j'aperçois comme une ébauche de choses extraordinaires... Ah! maître, si cela te plaît, ordonne, je me passerai ton épée au travers du corps afin de voir ce que tu vois durant mon instant d'agonie!... (Geneviève

vient baiser la main droite de Patrice.) Maître!.. on vient de mettre une bague à mon doigt!..regarde, oh! regarde ce diamant!... (Un craquement sinistre.) Dieu! le pont-levis s'écroule!...

Un piqueur des Tapisseries sonne du cor.

LES AIEUX DES TAPISSERIES, criant pour exciter les Héritiers.

Taïaut!... taïaut!... taïaut!...

LES HÉRITIERS, sapant la porte basse de la Tour.

*Place aux frais, place aux allègres couleur de tu-dois-partir,  
Hâte-toi!*

Un grand bruit.

LE VIEIL ÉCUYER.

La porte est enfoncée!... (Brandissant l'Épée.) Misérables!...

LES AIEUX DES TAPISSERIES.

Taïaut!... taïaut!... taïaut!...

Le premier coup de minuit retentit, grave.

LE PRINCE, se soulevant péniblement.

L'heure!... Patrice... L'heure!...

LES AIEUX DES TAPISSERIES, formidables.

Hallali!... hallali!... hallali!...

LE PRINCE, étendant les bras.

Adieu!!!...

Il retombe inerte sur sa couche.

LE VIEIL ÉCUYER, rejetant l'épée.

Maître !... Maître !...

Une chauve-souris, entrée par la fenêtre, contourne la lampe d'argile, l'éteint d'un clignotement d'aile et s'esquive. Incontinent, à la mort du Prince (le véritable décor, l'intérieur d'un immense crâne, s'étant évanoui) tous les personnages de la Vision de Lorédan se sont évaporés, les Aïeux des Tapisseries ont repris leur immobilité, quant aux Trois Princes ils se retrouvent figés sur les piédouches.

Le vieil Écuyer, après avoir tâtonné dans l'obscurité, se jette désespérément aux pieds de son Maître pareil, sur le lit, à sa future statue tombale.

Cependant un bruit sourd, puis éclatant, s'engouffre dans l'escalier en colimaçon de la Tour : on dirait un bruit rendu (au lieu d'être perçu) par une considérable oreille.

La romantique enclume du destin continue à recevoir lentement ses douze coups de marteau.

## SCÈNE XI

LE CADAVRE DE LORÉDAN, LE VIEIL ÉCUYER, LES HÉRITIERS, LE MENUISIER. Au dehors LE SONNEUR DE GLAS, LES DISCIPLES DE L'ASTROLOGUE.

Invasion des Héritiers agitant leurs miroirs et chantant : « Hâte-toi !... » Ils se précipitent vers le lit et se disputent à qui placera le premier son miroir sur la bouche du Prince. Ces Héritiers appartiennent à tous les âges : échelle familiale. Consultation des miroirs. Sitôt convaincus, les Héritiers reniflent le cadavre avec délices, en silence, et leurs yeux d'envie éclairent la salle bizarrement. Enfin, tels des chiens à la curée, les Héritiers vont et viennent, plongeant leurs mains longues partout, prisant les objets, butinant, puis se répandent dans les autres pièces de la Tour-Abîmé dans sa douleur, Patrice ne les a pas regardés.

LE SONNEUR DE GLAS.

*Bingbangbongboumg!*

LA RONDE DES DISCIPLES DE L'ASTROLOGUE, repassant.

*Les vivants sont des morts  
levés;  
Les morts sont des vivants  
couchés.*

LE SONNEUR DE GLAS.

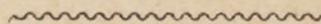
*Bingbangbongboumg!*

On entend crever des coffres. La Tour entière est remplie par les soupirs clairs des pièces d'or mangées par les sacs et les poches des Héritiers : gigantesque ruche dont on pillerait les abeilles.

Deux miroirs, jetés çà et là, mettent sur les dalles deux grands yeux de somnambule.

Le Menuisier entre, s'approche du lit et fait le geste de mesurer, — tandis que la Lune recommande ses linceuls...

SAINT-POL-ROUX.



---

# LA BASE HISTORIQUE DES TISSERANDS

---

La représentation des *Tisserands* au *Théâtre Libre* a, pendant quelques jours, passionné l'opinion publique. On a beaucoup discuté tant l'esthétique que les tendances sociales de la pièce, et les quotidiens s'encombrèrent de renseignements plus ou moins authentiques sur sa genèse et son auteur(1). Il m'a paru intéressant de dégager ici, d'après quelques documents historiques, la part de réalité qu'il y a dans le sombre drame de M. Gerhart Hauptmann.

Si l'on voulait raconter la misère des pauvres tis-

1. cf. Paul Marx, *Der schlesische Weberaufstand* (Magazin für Literatur, 13 février 1892).

Schneer, *Über die Noth der Leineweber, 1844*. A. Zimmermann, *Blüte und Verfall des Schlesischen Leinengewerbes*

serands de l'*Eulengebirge* en Silésie, c'est l'histoire d'un siècle qu'il faudrait écrire. Ceux qui lisent les journaux européens se souviennent qu'il y a à peine trois ans, en 1890 — lors d'une mauvaise récolte — un grand cri de famine retentit de là-bas à travers toute l'Allemagne. Quelques secours furent apportés; mais qu'est-ce cela pour tirer du besoin toute une population opprimée tant par l'implacable loi d'airain que par un héréditaire attachement à de vieilles coutumes rétrogrades : En cette longue série d'années, où indigents et passifs, peinèrent ces malheureux, 1844 marque un moment unique, lumineux, puisqu'ils se souvinrent qu'ils étaient des hommes, et capables d'agir. C'est ce moment que M. Hauptmann a dramatisé.

Même à l'époque la plus florissante de l'industrie du tissage en Silésie, sous le règne de Frédéric le Grand, la vie des tisserands n'avait pas été facile. Ce qu'on appelait leur frugalité n'était qu'une conséquence des salaires dérisoires qu'on leur accordait. Chaque fois qu'une récolte manquée augmentait le prix des vivres, la misère était à la porte. Le gouvernement intervint quelquefois, envoya des secours et les rois de Prusse, de Frédéric le Grand à Frédéric-Guillaume IV, ont souvent contribué à enrayer la disette. L'opinion publique s'occupa des tisserands de Silésie au commencement de l'année 1844 seulement. Quelques articles publiés par les journaux de Breslau ne tardèrent pas à mettre en émoi toute la presse allemande. A ce moment Henri Heine adressa de Paris sa violente imprécation poétique, imprécation triple contre Dieu, contre le roi et contre la patrie. La pièce fut interdite en Prusse et M. de Emden, le neveu de Heine, se plaignait encore, il y a quelques mois dans son volume sur *Heine intime* (1), que l'éditeur l'ait

1. Paris, H. Le Soudier 1893.

introduite dans les œuvres complètes contre la volonté de l'auteur. D'autres vers encore *Des montagnes de Silésie* que composa Freiligrath, alors à Saint-Goar, dans la province rhénane, témoignent de l'exaltation des esprits d'alors. A Breslau se forma un comité pour venir en aide aux tisserands. Il avait à sa tête Gustave Freytag, le célèbre romancier de *Doit et Avoir*, les comtes Dyrhn, York et Zieten, tandis qu'au contraire le gouverneur de Silésie, prétendant que la famine n'existait pas, refusa la participation. L'administration prussienne fut de l'avis du gouverneur de la province et désapprouva l'activité de la société philanthropique. On vit alors le roi Frédéric-Guillaume IV soutenir de sa fortune personnelle une entreprise blâmée par son gouvernement.

L'assesseur Schneer, secrétaire du comité, se chargea d'une enquête sur la famine. Il visita plus de cinquante villages et petites villes et réunit son travail de statistique dans une brochure, intéressante pour tous ceux qui veulent se renseigner sur la vérité historique du drame de M. Hauptmann. « D'après le récits de Schneer, il n'y avait plus d'épicier dans la plupart des villages, car les gens n'avaient plus d'argent pour acheter quoi que ce soit. Les rues étaient désertes, les enfants ne jouaient plus, il leur fallait seconder le travail de leurs parents. Même l'aboïement des chiens que l'on entend de loin à l'approche de tous les villages, manquait ici : les fidèles gardiens avaient été pour les affamés une nourriture venant à point. Depuis sept ans beaucoup de pauvres n'avaient plus acheté de vêtements, les enfants allaient nus pour la plupart. Dans leurs loques les gens avaient honte d'entrer à l'église. La récolte des pommes de terre ayant manqué plusieurs années de suite, la nourriture habituelle se composait de pommes

de terre sauvages et de farine noire, pitance de bêtes. Presque tous les ménages ne voyaient jamais de viande. Un vieillard de soixante-sept ans raconta à Schneer avec des larmes de joie, qu'heureusement deux chevaux avaient crevé aux environs. Lui et les siens s'en étaient régalé pendant un certain temps. Poussée par la faim, une famille avait mangé un morceau de pain, que, lors du mariage, selon un vieil usage, on avait caché dans la maison six années auparavant (1). »

La situation était désespérée. Cependant les événements qui se déroulèrent dans les villages de Peterswaldau et de Langenbielau dans l'Eulengebirge au printemps de l'année 1844, ne peuvent s'expliquer que par des motifs particuliers qui vinrent s'ajouter au mécontentement général. La maison *Zwanziger et fils* (2) à Peterswaldau, par des abaissements de salaire, par des mesures vexatoires de tous genres, porta au paroxysme la haine que, par sa dureté, elle s'était déjà attirée parmi les ouvriers tisserands. Une sourde colère grondait, se manifestant de plus en plus par des injures et des menaces à l'égard des patrons. Peut-être cette population placide, d'âme obéissante aux autorités, n'aurait-elle pas été poussée jusqu'à la violence, si, dans les chaumières désolées, n'avait pas surgi soudain une chanson amère et terrible qui, dans la rudesse de sa forme inhabile, adéquate aux conceptions de ces hommes simples, alluma la révolte par ses accents de sauvage désespoir.

En voici, traduites littéralement ; quelques strophes

1. M. Paul Marx.

2. M. Hauptmann a remplacé *Zwanziger* par *Dreissiger*, comme plus tard *Dierig* par *Dietrich*.

que M. Hauptmann n'a pas utilisées pour son drame (1) :

« Vous êtes la source de toute misère qui accable le pauvre, vous qui de sa bouche affamée lui arrachez le pain sec.

« Que vous importe si les pauvres gens peuvent se nourrir de pommes de terre, pourvu que vous puissiez toujours vous bourrer des meilleurs rôtis...

« Oh ! votre argent et votre bien disparaîtront un jour, fondus, comme le beurre au soleil. Alors qu'advientra-t-il de vous ?

« Et lorsqu'un jour, après ce temps, lorsqu'après votre vie de joie, là-bas dans cette éternité, vous devrez rendre compte ?

« Mais ha ! ils ne croient point en Dieu, ni au ciel, ni à l'enfer ; la religion est leur raillerie ; ils ne connaissent que le tumulte du monde... »

La chanson, dont personne ne connaissait l'auteur, passa de bouche en bouche. Le 3 juin 1844 une troupe de tisserands passa devant l'établissement de Zwanziger en chantant les strophes endiablées. Zwanziger fit saisir l'un de ces gens et le remit à la police. Le lendemain la troupe reparut devant la maison, brisa les vitres à coups de pierres et pénétra dans l'intérieur des bâtiments. Zwanziger s'enfuit avec sa famille. L'excitation était extrême. Les insurgés envahirent la fabrique tout entière et la mirent au pillage. Un représentant de la police voulut rétablir l'ordre et fut blessé. Le préfet, survenu à la hâte, ne fut pas plus heureux. On dût demander des troupes à Schweidnitz.

Le 5 au matin, les tisserands, au nombre de 300 environ, marchèrent sur Langenbielau, village de 4.000 habitants dont presque tous les habitants se joi-

1. Le mérite d'avoir exhumé cette chanson, de l'avoir conservée à la postérité, revient à M. A. Zimmermann.

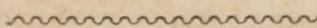
gnirent aux rebelles. La destruction commença. Deux fabriques furent saccagées de fond en comble. Au moment où les tisserands se dirigeaient sur un troisième établissement, deux compagnies d'infanterie apparaissaient au bout du village. Une invitation à se disperser fut accueillie par des risées. Le major fit tirer par-dessus la tête des tisserands. Une grêle de pierres répondit. Alors la fusillade s'engagea. Quelques révoltés restèrent sur le terrain, mais leur attitude n'en devint que plus menaçante. Après quelques salves, toujours accompagnées de coups de pierres, le major commanda la retraite. Les tisserands comptaient onze morts et vingt blessés, deux sous-officiers et un soldat avaient été atteints par des jets de pierres. On détruisit encore, le même soir, la fabrique de W. Dierig. Et ce fut la fin de l'émeute. Lorsque, le soir du 5 juin, un bataillon d'infanterie pénétra dans la contrée, il ne rencontra aucune résistance. En quelques jours l'ordre était rétabli. Les chefs furent arrêtés, quatre-vingts personnes condamnés à des peines importantes, des années de bague ou de forteresse.

Voici en quelques traits le récit de l'insurrection des tisserands en l'année 1844. Ce ne fut ni une révolution politique, comme voulut le croire Henri Heine, ni une grève socialiste, longtemps préparée d'avance par d'habiles meneurs. La faim des pauvres, la dureté des riches et une simple chanson, provoquèrent seules la révolte. C'est ce qu'à compris M. Hauptmann. Si ses tisserands ne parlent pas la langue des hommes de 1848, ils ne parlent pas non plus comme de modernes prolétaires qui auraient lu Marx et Engels; leur langue est la simple langue de la faim et de la misère, comme tous les temps l'ont parlé. Peu leur chault l'ordre des classes et les luttes sociales, ils savent que chez eux ils n'ont pas de pain et ils se

révoltent. Aussi sont-ils profondément humains dans leur terrifiant dénuement et si peu déclamatoires ! S'ils jettent un cri, s'ils se plaignent, leur plainte est vieille comme le monde, c'est celle de l'opprimé implorant la justice : « Ayez pitié des malheureux ! »

Il n'y a pas d'autre tendance dans la pièce de M. Hauptmann.

HENRI ALBERT.



---

## Critique des Mœurs

---

La forte fille éplorée sous la double coque de soie noire chargeant ses bandeaux blonds, l'Alsace, la plaintive Alsace des cœurs patriotes, vient décidément d'arracher la cocarde tricolore consacrée par les chromolithographies à sa coiffure, pour y arborer les nuances germaniques. Strasbourg et toute la province ambiante, l'espoir même de la Revanche, viennent d'élire au Reichstag, et à une majorité superbe, le prince de Hohenlohe, Kreisdirector, avec ses amis gouvernementaux.

Le plus touchant de l'aventure se marque en ceci. Les élections, cette fois, présentaient une apparence plébiscitaire. On interrogerait les suffrages pour savoir uniquement s'il fallait accroître les armements de l'empire afin de se tenir en mesure d'écraser, à la première occasion, les sauveurs attendus de France.

La jeune fille aux coques de soie noire n'a pas hésité une seconde. Elle a répondu avec entrain pour l'affirmative. Nos « frères d'Alsace » demandent vigoureusement la faveur de nous égorger au plus tôt.

En vérité, il conviendrait que M. Déroulède et ses jeunes gailards guêtrés de blanc, allassent dire son fait à la statue assise sur la place de la Concorde. Les couronnes de deuil et les drapeaux fanés qui pendillent à ses genoux ne sont plus de mise; et il va devenir encore plus grotesque de voir cette grosse dame avec sa massue sur l'épaule attirer les hymnes forcenés des chauvins.

Pendant quelque vingt ans, les amateurs de boucherie patriotique, ont gémi sur la violence faite aux vierges du Rhin. Selon leurs dires, il eût été équitable de consulter le vote populaire des annexés. Ils reprochaient à l'Allemagne une injustice dont ils louaient hautement Louis XIV; lequel avait parfaitement compris, lors de la paix de Ryswick, qu'il eût été puéril de consulter sur leurs sentiments gallophiles les survivants aux massacres de la guerre du Palatinat. Aujourd'hui la vierge du Rhin se prononce. Elle se pend au bras du plus fort, comme toute bonne fille qui préférera toujours le mâle vainqueur au soupirant rossé.

Ce n'est pas qu'on l'en puisse blâmer de façon raisonnable. Au lendemain de 1871 nous devions, fanfare en tête, et drapeaux déployés, reprendre cette saine vierge aux uhlands de la mort, briser ses fers. Les membres du caveau rimèrent là-dessus mille chansons entre l'éloge de l'ivrognerie et celui de l'accouplement. La jeune personne attendit notre fougue libératrice vingt-trois ans sous l'orme. On conçoit sa lassitude. Peut-être allait-elle vieillir.

D'autre part, les aventures panamiques, la triste fin du Grand Français, la complicité entière d'un parlement et d'une magistrature avides de soustraire Arton à la curiosité publique, Charles de Lesseps au bague, et Cornélius Herz à la guillotine, ces petits jeux la persuadèrent mal de l'honneur incontestable attaché au titre de citoyen de France. D'autant que ces gras coquins remporteront lors du scrutin de 1893 un triomphe sûr auprès du laboureur de nos campagnes dont l'honnêteté proverbiale offre (nous en portons l'orgueil) un exemple magnifique au monde.

Que la fille aux coques de soie préfère vider la chope de Caprivi plutôt que le pot de vin de M. Baïhaut, ce n'est là qu'une question de liquides et de probité.

Mais nous pouvons du moins le soutenir : le bon sens parfume ses tresses blondes,

L'Alsace a compris nettement que la nation ne tient pas le moins du monde à se faire abîmer la figure pour la rattacher à soi. La plaie du patriotisme se cicatrise sur l'humanité barbare. Les annexés s'aperçoivent qu'ils n'en mangent ni ne boivent moins parce que leur langue ancestrale a été restituée à l'enseignement des écoles. Les brasseurs et les charcutiers de Strasbourg vendent plus de tonnes et de pâtés depuis 1871. Et cela seul intéresse le monde. Le vol légal du commerce, des affaires reste l'unique raison de vivre. Partout la ruse marchande se substitue à la violence armée. La patrie a cessé d'être la frontière, pour devenir la douane.

Aussi les faut-il approuver ces économistes prudents qui affirment comme le libre-échange et la conversion de l'impôt indirect

et direct donneraient les meilleures certitudes de paix universelle.

Avec le libre-échange, plus de douane, partant plus de limites autres qu'imaginaires et diplomatiques. La suppression des douanes nécessiterait celle des octrois, de la contribution indirecte. L'impôt frapperait immédiatement le propriétaire et le teneur. Certes de telles mesures économiques n'apporteraient aucun soulagement aux misérables. Le propriétaire et le vendeur majoreraient les prix de location et de vente selon les tarifs du percepteur. Mais le peuple en retirerait du moins cet avantage que la dénonciation d'un traité sur la poudre ne pourrait plus suffire à légitimer sa mobilisation militaire. Avec un transit plus facile, les races se mêleraient. L'esprit des peuples émigre dans leurs cassonnades, et les philosophies s'immiscent dans les âmes parmi les ardeurs du trois-six. Voilà ce que M. Méline ne parvient pas à comprendre.

Le désir d'internationalisme s'accroît. Les langues s'empruntent leurs vocables et les gardent. Les intellectuels ne consentent plus à se distinguer par le drapeau, et *la Valkyrie* se joue sur la scène de l'Opéra.

Au propre, le chauvinisme demeure l'apanage des petits employés des grandes villes. Molestés toute leur vie par l'autorité arrogante des chefs de bureau, il les console de pouvoir, deux fois vingt-huit jours, insulter, à leur tour, comme sergents, les prolétaires affublés d'une capote bleue et d'un képi numéroté. C'est parmi ces gratte-papiers que l'on constate les courages excessifs, les indignations chauvines les plus intraitables. Ils exigent leur revanche... des insolences subies sous un pouvoir plus fort moyennant dix louis mensuels.

Le paysan hait la guerre. Cet adage est antique. La chute du boulangisme se peut attribuer à la crainte habilement propagée par les candidats gouvernementaux, d'un conflit franco-allemand.

Quant aux ouvriers le souci les abandonne de « se faire assommer pour le compte des patrons. »

Restent le fils de petite bourgeoisie pour qui Saint-Cyr donne la certitude d'une vie médiocre et sûre passée dans les garnisons de province, à inscrire les livres de café et les clous de bottes en usage dans la caserne. Ce métier de comptable ne les change point du rythme familial; et ils y joignent le prestige d'un costume théâtral, doré, qui, pour les quadragénaires en retour d'âge les assimile au ténor de l'endroit.

Soutenus, par les vieillards hors d'état de se battre, par les industriels affolés à la prévision d'une grève libre de cavalerie et de sentinelles, ces officiers et les sergents civils forment la masse patriote.

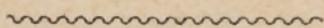
J'imagine que l'infidélité de la vierge aux coques noires va diminuer heureusement le prestige de leurs phrases valeureuses.

Et nous autres, les internationalistes, nous ne pouvons vraiment qu'envoyer nos meilleurs baisers à l'infidèle. Elle a péremptoirement démontré que la patrie n'existe plus actuellement, pour nos grandes agglomérations de peuples si divers de races, de coutumes et de langage. Il y a plus d'affinité entre un Berlinois et un Parisien qu'entre un Provençal et un Breton, plus de haine entre un filateur de Roubaix et son personnel qu'entre ceux-ci et les travailleurs de Westphalie. Si la guerre rougit à nouveau l'avenir, ce sera la masse humaine des sans-avoir qui tirera le glaive, en agitant l'unique drapeau noir et pourpre contre les loques armoriales des autorités opprimantes.

Encore un peu de temps, et les partis politiques auront sombré avec leurs misérables idéaux. Deux camps se formeront pour les luttes prochaines, celui des internationalistes humanitaires, et celui des capitalistes patriotes. Et ce sera la confusion des patries à droite et à gauche. La nôtre n'aura qu'un nom : elle s'appellera Révolution ; et elle aura son sol dans tous les cœurs où la douleur Humaine aura pleuré.

Salut donc, vierge blonde aux grandes coques de soie, qui viens d'écraser de ton pied blanc le dragon dévorateur, le Monstre-Patria.

PAUL ADAM.



# Table des Matières

---

ADAM (Paul).

Dieu, 31, 55, 105, 151, 199, 248, 294, 358, 396, 433. — Critiques des mœurs, 3, 73, 135, 182, 234, 279, 324, 376, 420, 520, 571.

ALBERT (Charles).

Charité, 262.

ALBERT (Henri).

La base historique des tisserands, 564.

ALBERTI (Konrad).

La Jeune France, 15.

ANDRÉ (Paul-Marius).

Scherzo (poésies) 213.

BERNARD (Tristan).

Au pays des petits verres, 69.

BOIS (Jules).

Le Miracle, 270, 303.

BORDEAUX (Henry).

Les premières poésies de Villiers de l'Isle Adam, 440, 511. — Les paysans, 112.

CLAUDEL (Paul).

Chant à cinq heures (poésie), 23.

COTTINET (Émile).

Poésies, 123.

MALVOST (Henri de).

Lettre musicale, 470.

HÉROLD (Ferdinand).

Quelques mots sur la patrie et le patriotisme, 156.

— Histoires de Sem et Japhet, 125, 371.

LAZARE (Bernard).

Les livres, 41, 86, 141, 239, 288, 334, 380, 431, 475.

MALO (Henri).

Politique extérieure, 466,  
538.

MAUCLAIR (Camille).

Ex voto (poésie), 164.

DOCQUOIS (Georges).

L'ami mort (poésies),  
315.

FÈVRE (Henry).

Indications politiques,  
289, 403, 491.

GRAVE (J).

L'idée anarchique et ses  
développements, 228.

HAMON (A).

Elus, — Electeurs, 49.

COUSTURIER (Edmond).

Notes d'art, 77, 186, 284,  
331, 428, 524.

MOUREY (Gabriel).

J. L. Forain, 129. —  
M. Paul Hervieu, 353.

MULTATULLI.

De la démence de l'auto-  
rité, 193.

RECLUS (Elie).

Pieusetés, 481.

RÉGNIER (Henri de).

Les deux mains, 320.

Eustase et Humbeline,  
486. — Charles Baudelaire,  
145. — Notes dra-  
matiques, 37, 82, 138  
190, 236, 286.

SAINT-POL ROUX.

Epilogue des saisons hu-  
maines, 337, 410, 452,  
496, 541.

SITT (O. de).

Choses russes, 175. —  
Deux lettres inédites de  
Tourguéneff, 364.

VANOR (George).

Le Drame Wagnérien,  
97, 167, 216.

VEBER (Pierre).

La légende de Rothschild,  
25.

VIÉLÉ-GRIFFIN.

Entretiens sur le mouve-  
ment poétique, 241, 385,  
529, — Saint Martinien,  
poésie, 62.

---

*Le Gérant* : L. BERNARD.

## INFORMATIONS ARTISTIQUES DE LA QUINZAINE

---

Le succès de l'exposition Charlet est [pour la salle voisine qui contient des lithographies originales de Fantin-Latour, Chéret, Aman Jean, Dillon, Jannio, Dulac, Redon, Willette, Luce, et des bois de Vallotton.

---

Qui oserait mettre en doute que notre sympathique président de la société des gens de lettres, ne fût le premier romancier du monde ? M. Bertin (du Journal) le déclare « très supérieur à Flaubert et à Balzac » ; le *Gaulois* ratifie ce jugement, chiffres en mains. Les exemplaires de la série Rougon-Macquart, tirés jusqu'à ce jour, — soit vingt romans édit. Charpentier, forment un total de 818.400 kilos.

Avec le chiffre des éditions illustrées, on dépasse de beaucoup le million. Quant au poids des traductions, des exemplaires de revues et de journaux français et étrangers qui ont publié des œuvres de M. Zola, il est incalculable.

---

La vente Spitzer a produit exactement la somme de 7.123.780 francs. On sait que la collection d'armures qui est de premier ordre, n'a pas été morcelée ; elle sera livrée aux enchères en bloc.

---

La ville de Rome prépare pour le 8 juillet une cérémonie en l'honneur du poète Shelley. Le maire de la ville compte inviter les représentants du Sénat, de la Chambre et des sociétés artistiques, littéraires et scientifiques étrangères, résidant à Rome. On déposera sur la tombe du poète une couronne de bronze et l'on discoursa fort sur celui qui magnifia les êtres de Silence.

---

Viennent de paraître deux charmantes affiches : *La force valve automatique*, signée Georges Meunier, et *Machines à coudre*, de M. Signoret.

---

A propos d'affiches illustrées, bien des amateurs ignorent un procédé avantageux pour les décoller des murs — de leur appartement. Il suffit pour cela de mêler à de la colle de pâte moitié de chlorure de calcium et d'en badigeonner son affiche. Douze heures après, on peut la tirer impunément à soi par deux de ses angles. Laver ensuite les deux surfaces avec une éponge imbibée d'eau.

# Les Entretiens Politiques et Littéraires

SONT EN VENTE

PARIS

Chez les principaux Libraires

## FRANCE

Aix. . . . .	Dragon.	Lyon. . . . .	Bernoux et Cummin.
Ajaccio. . . . .	De Peretti.	— . . . . .	Veuve Cantal.
Amiens. . . . .	Courtin-Hecquet.	— . . . . .	Dizain et Richard.
Angers. . . . .	Lacheze et Cie.	Marseille. . . . .	Aubertin.
Besançon . . . . .	Jaquard.	— . . . . .	Carbonnelle.
Bordeaux . . . . .	Bourlange.	Montauban . . . . .	Bian.
— . . . . .	Dauche.	Montpellier . . . . .	Coulet.
— . . . . .	Duthu.	Nancy. . . . .	Grosjean-Maupin.
Boulogne-s.-Mer	Chiraux.	Nantes . . . . .	Vier.
Bourg. . . . .	Montbarbon.	Nice . . . . .	Visconti.
Bourges . . . . .	Renaud.	Nîmes. . . . .	Catelan.
Brest. . . . .	Robert.	— . . . . .	Morin-Fesselier.
Caen. . . . .	Brulfert.	Orléans. . . . .	Herluison.
Châlons-s.-Marne	Weill.	Poitiers. . . . .	Druinaud.
Chambéry. . . . .	Baujat.	Saint-Quentin . . . . .	Triquenau-Devienne
Cherbourg. . . . .	Marquerie.	Reims. . . . .	Michaud.
Clermont-Ferrand. . . . .	Ribon-Collay.	Rouen. . . . .	Lestringant.
Dijon . . . . .	Armand.	— . . . . .	Schneider.
Saint-Etienne . . . . .	Chevalier.	Saumur. . . . .	Milon.
Fontainebleau . . . . .	Desprez.	Toulon . . . . .	Rumèbe.
Grenoble. . . . .	Baratier.	Toulouse. . . . .	M <sup>lles</sup> Brun.
Le Havre. . . . .	Bourdignon.	Tours . . . . .	Pericat.
— . . . . .	Dombu.	Versailles . . . . .	Flammarion.
Lille . . . . .	Tallan lier.		

## ETRANGER

### ALLEMAGNE

Straourg. . . . .	Treuttel et Wurtz.
Berlin. . . . .	Ascher et Cie.
Leipzig . . . . .	Brockhaus.
Munich. . . . .	Ackermann.
Stuttgard. . . . .	Witzwer.

### ANGLETERRE

Londres . . . . .	Hachette.
-------------------	-----------

### AUTRICHE-HONGRIE

Vienne . . . . .	Brockhaus.
Buda-Pesth. . . . .	Revai frères.

### BELGIQUE

Bruxelles . . . . .	P. Lacomblez.
— . . . . .	Lebègue et Cie.
— . . . . .	Spineux.

### ÉGYPTE

Le Caire . . . . .	Barbier.
--------------------	----------

### ESPAGNE

Barcelone . . . . .	Piaget.
Madrid . . . . .	Romo et Fussel.

### ITALIE

Rome . . . . .	Bocca.
Milan . . . . .	Treves frères.
Turin . . . . .	Bocca.

### PORTUGAL

Lisbonne. . . . .	Fereira.
-------------------	----------

### SUÈDE

Stockholm. . . . .	Loostroom.
--------------------	------------

### SUISSE

Bâle . . . . .	Georg.
Berne . . . . .	Nedegger.
Genève . . . . .	Burckhardt.
— . . . . .	Hegimann.
Lausanne . . . . .	Duvoisin.
Zurich. . . . .	Meyer et Zeller.

### TURQUIE

Constantinople . . . . .	Biberdjian.
--------------------------	-------------